

Dossier no 12594

Judith Messier

Number 28, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, J. (1986). Dossier no 12594. *Moebius*, (28), 49–57.

JUDITH MESSIER

Dossier no 12594

«Bon, nous reparlerons de tout cela la semaine prochaine.»

«Non, docteur, non, il faut que je parle encore, ne me renvoyez pas tout de suite. J'vas éclater, j'vas le tuer.»

«Nous en reparlerons» lui dit Thomas, la main déjà sur la porte, prêt à la refermer.

Dossier no 11739. A étranglé le concubin de sa mère qui la battait. Quotient intellectuel 71. Enfance perturbée. Sûr de son bon droit et de ses principes moraux : une mère ne doit pas avoir de chum, un homme ne doit pas battre une femme. C'est ce qu'il a déclaré devant le tribunal. Considéré comme irresponsable, inapte à son procès. A l'Institut depuis deux ans.

L'Institut n'est pas un hôpital, encore moins une prison. On ne peut s'y méprendre, il se fond dans le paysage d'usines propres et modernes : clôture cachée derrière une haie verte, portillon et guérite de stationnement, entrée fleurie. Pas de barreau aux fenêtres. Au loin, les cheminées et l'odeur des raffineries.

L'Institut n'est pas un hôpital ni une prison, c'est une usine de récupération. On rappelle les hommes lancés sur le marché qui présentent un défaut de fabrication. Des hommes, que des hommes. Thomas a choisi de pratiquer ici, dès ses études de psychiatrie terminées. Un monde de violence et de folie. Il a travaillé dur, il a atteint son but. Presque. Grâce au no 11739, Bernard, grand, large d'épaules, cheveux bouclés blonds, peau dorée, yeux bleus candides, il atteindra bientôt son but.

Chaque semaine, après la séance, Bernard se sent repoussé, rejeté, pas aimé. Il va rejoindre ses compagnons et son tortionnaire. Depuis deux ans, il se fait

battre et violer par un infirmier. Il ne l'a dit à personne, sauf à Thomas qui l'encourage à se défendre mais ne dénonce pas l'infirmier au syndicat. Bernard est grand et fort, plus fort que l'infirmier. Il pourrait l'assommer s'il osait. «Docteur, y rentre dans ma chambre. J'sais ce qu'y veut, j'r'cule, j'dis non. Y fonce sus moi, y m'donne un coup d'poing, j'tombe. Yest fort savez.»

«Toi aussi, Bernard, tu es fort, tu pourrais te défendre.

— Oui, la prochaine fois, j'vas taper dssus. Mais... j'ai peur de la tuer... comme l'aut.

Les mots étaient sortis péniblement, un à un, de semaine en semaine, jusqu'à l'histoire complète.

«Docteur, j'aime pas ça, j'le jure. Y me fait mal. J'aime les femmes pas les hommes. Lui, j'l'haïs. Mais, des fois, souvent, presque chaque fois, ça m'fait, ça m'fait comme une femme. Mais j'haïs ça, je le jure.»

Les mots débordaient, goutte à goutte. Mais le «j'vas le tuer» et le poing levé avaient jailli droit et chaud comme un geyser.

Thomas avait fermé les yeux. Un infirmier. L'image est là, toujours présente. Il ne l'a jamais expulsée ni par la parole, ni par le geste. Image jamais décrite, écrite.

Thomas a six ans. Un homme est là, devant lui, dans sa chambre, appuyé contre le mur. Quelque chose de rouge et turgescent point hors de son pantalon, dans un fouilli de tissu, fermeture-éclair et poils. Il tient la main du garçon sur cette chose innommable. De force. L'enfant-Thomas détourne la tête pendant le mouvement de va-et-vient. Surtout ne pas voir la giclée, surtout ignorer le grognement qui l'accompagne. L'homme, ramolli, radouci, ébouriffe les cheveux du garçon, s'essuie avec un mouchoir, remonte sa fermeture-éclair. «C'tait bon! Tins, prends ça.» Il sort un billet d'un dollar de sa poche, cette même poche où il place son mouchoir. Billet souillé. Thomas le range avec les autres, dans sa cachette. Tout ce qu'il achètera avec ces billets, friandises, jouets, cartes de hockey, aura l'odeur de cette chose giclante. Thomas se lave les mains, se jette de l'eau à la figure. Effacer. Restent les billets.

«Papa, pourquoi es-tu parti? Pour permettre que cet homme vienne? Thomas se demande si sa mère aus-

si... Devant elle, l'homme ignore l'enfant ou l'injure ou le gifle. Dès qu'elle part travailler l'homme resté seul avec Thomas supplie, bavote et éclabousse. Le mépris déjà.

On frappe à la porte. Thomas reprend son allure de jeune psychiatre sérieux, respectable. Le dossier no 10723 entre. A tiré sur un vieux monsieur dans un dépanneur. A prétendu au procès que le coup est parti tout seul. Fugue et vole depuis l'âge de dix ans. Envoyé à l'Institut grâce à un avocat très habile. Enfance difficile, promené de foyers nourriciers en centres de réadaptation. Pitié des jurés. Thomas referme les yeux pendant que l'autre parle, fanfaronne, raconte ses exploits, ses vols, ses «affaires» et ses amours avec d'autres détenus.

Thomas a 9 ans. Il est couché, suant, brûlant. La grippe. Le médecin est venu, a prescrit des remèdes. Sa mère est assise sur le lit et lui fait avaler une cuillerée de sirop. Elle lui caresse le visage et les bras, lui parle doucement. «Tourne-toi, mon petit, il faut aussi que je te mette un suppositoire.» — Non. — Voyons Thomas, regarde, ce n'est pas gros, ça ne te fera pas mal. Et tu guériras beaucoup plus vite. — Non. Il ne veut pas que ce machin entre en lui. Il ne veut rien qui entre en lui. «Dépêche-toi, Thomas, ne fais pas l'enfant. Il faut que j'aïlle travailler, je vais être en retard.» L'homme dans la chambre, le même, plus gros, plus rouge. «Va travailler, Louise. Fas-toé-z-en pas, j'vas m'en occuper de cte p'tit vlimeux-là.»

Sa mère part. L'homme sort de la pièce et va se prendre une bière dans le réfrigérateur. Rasséréiné, Thomas s'endort dans le doux ventre de la fièvre.

Soudain, il sursaute. L'homme est là devant lui, comme chaque fois. Il s'approche du lit, le poing serré sur un objet. Il sent la bière. Thomas tire le drap jusqu'à son menton et s'y cramponne. — Non. — J'vas te l'mette, le maudit suppositoire. — Non. Thomas crie et serre plus fort le drap. L'autre le lui arrache des mains et le jette au pied du lit. Il empoigne l'enfant et le retourne sur le ventre. Thomas se défend des pieds et des mains. En vain. L'autre baisse sa culotte de pyjama, dénudant ses fesses. «Non». Il enfonce le suppositoire très loin, avec son doigt à l'ongle sale. Longtemps, il fait bouger son doigt à l'intérieur en criant des

obscénités. Thomas sent quelque chose brûler dans son ventre. «T'aime ça, bâtard. Chus sûr que t'aime ça» Thomas rassemble toutes ses forces pour empêcher quelque chose de sortir de son ventre. Bloquer. Il ne veut pas ressembler à cet homme grossier et puant, il ne veut pas gicler.

«Docteur, vous écoutez pas, vous dormez».

— Mais non, vous savez bien que je ferme les yeux pour mieux vous écouter. D'ailleurs, la séance est terminée. A partir de maintenant, puisque vous allez mieux, nous ne nous verrons qu'une fois par mois.

— Ah!

No 10723 part déçu. Il aimait bien ses séances de vantardise hebdomadaires.

Dossier no 12944 est en retard. Trente-huit ans. Ex-professeur de philosophie. A été trouvé dans une chambre du Château Champlain. Pas la sienne. Il cherchait des micros cachés par le KGB et la CIA. Dans la chambre qu'il avait louée à son nom s'entassaient des statues, des miroirs, une armure, un pistolet, objets hétéroclites achetés avec des cartes de crédit volées. Se croit mandaté par Jésus-Christ, Kant ou Marx, selon les semaines, pour réformer la société. Souffre-douleur de son groupe.

Pendant qu'il attend, d'autres images assaillent Thomas.

Il a onze ans. Depuis l'incident du suppositoire, l'homme, de plus en plus souvent, s'amuse avec lui de cette façon. L'enfant se laisse faire. Un jour, l'homme s'est servi de son sexe au lieu de son doigt. Aucune différence. Toujours cette brûlure, toujours ce refus de jaillir. Même ses larmes restent à l'intérieur et lui noient la gorge. Il ne se souvient pas avoir jamais pleuré. Plus tard, l'homme a voulu mettre son sexe dans la bouche de l'enfant. Non. Jamais. Thomas a résisté. Gifles. Puis, l'homme l'a pris par les cheveux, l'a agenoillé de force devant lui, en lui tordant le bras. Thomas n'a pas desserré les dents. «Bâtard, ta mère non plus veut jamais.» L'enfant a menacé de tout dire à sa mère s'il le forçait à ce geste immonde. Pourtant Thomas ne dira jamais rien. Les mots ne sortiront jamais, il a trop honte. Il pense désormais qu'il aurait pu se dé-

fendre. Il a consenti, il est coupable. Il n'y a pas eu de première fois. Il est comme ça depuis toujours, il le sera toujours. Il se fait payer de plus en plus cher. Il a les poches pleines d'argent. Ses camarades d'école l'apprécient pour tous les cadeaux qu'il leur offre.

Dossier no 12944 entre en coup de vent.

«Monsieur (il ne dit pas docteur parce qu'il ne se considère pas malade. Il visite Thomas par pure courtoisie.)

«Monsieur, ordre et discipline, voilà ce qui manque dans cet établissement. Vous devez comprendre ça, vous qui êtes la seule personne sensée ici...»

Voilà, il est lancé, il parlera pendant une heure. Aujourd'hui, il cite surtout Nietzsche. Thomas aime bien l'écouter, à cause de son érudition. Et puis, ça le change des autres patients. Quand il a un patient devant lui, il évite de lui coller une étiquette. Psychose maniaco-dépressive à tendances paranoïdes, schizophrénie, ou n'importe lequel de ces mots barbares lui semblent des grossièretés. Il ne les emploie que pour les dossiers. Il n'utilise pas non plus le mot sale qui désigne sa maladie à lui, habituellement.

«... ordre et discipline, je le répète... la force des institutions... rétablir... service militaire... pornographie... prostitution...»

Thomas a 11 ans, il paraît plus âgé. Quelle rue était-ce? Drolet? Non, plutôt Amherst. Il marche lentement, en roulant un peu des épaules. Un homme le hèle du fond de sa voiture. Thomas monte avec lui. L'auto roule doucement, s'arrête dans un stationnement obscur ou une ruelle déserte. L'homme lui dit qu'il est beau. Normal, Thomas fait tout pour être beau, sculpter son corps, soigner son visage et ses cheveux. Il aime se faire désirer. Depuis qu'il est pensionnaire, il est délivré de l'amant de sa mère, délivré de cet homme mais non des hommes. Il s'est habitué à l'argent. Comme on le lui a appris, il frotte le sexe des hommes dans des autos. Ils giclent puis s'essuient avec un mouchoir puis sortent des billets. Toujours la même odeur.

Thomas va au cinéma seul. Un inconnu s'assied à côté de lui et lui palpe la cuisse. Il repousse la main offerte et tend plutôt la sienne vers le pantalon de l'autre qui n'insiste pas et se contente de la caresse cachée

sous un journal ou un chapeau. Quelquefois, un plus entreprenant l'invite dans les toilettes. Le pantalon sur les genoux. La main de l'autre sur ses fesses. Le sexe et le sperme de l'autre dans son ventre. L'odeur des toilettes, odeur de soufre, odeur d'enfer. Les billets. Jamais la jouissance, que les billets.

Seul le soir dans son lit, il se fait jouir. Sa pureté à lui. Sans une larme.

Il revoit une main lui donnant des pilules magiques. L'impression de flotter ensuite, le corps en feu, l'esprit plein de bulles irisées. Il avait été à deux doigts de s'abandonner, de donner. Plus jamais il n'a accepté de drogue.

Une nappe blanche, des couverts en argent, un restaurant élégant. Lequel? Il a oublié. Un homme vieillissant, distingué, ridicule, qui lui parle comme à une fiancée, lui tient la main et le regarde avec adoration. Rien qu'une fois. Il ne veut pas voir leur honte et leur peur en pleine lumière. Il veut les hommes dans l'ombre, derrière son dos, dans l'odeur de soufre. La nuit.

Le jour, les salles de cours, les livres, les examens. Thomas-écolier modèle. Ainsi, personne ne met en doute ses mensonges pour les soirées et même les week-end où il disparaît. C'est l'époque où il songe à devenir médecin. Avec une fausse carte d'identité — tous les garçons en ont une pour entrer dans les bars ou les cinémas — il s'est ouvert un compte en banque. Les billets n'ont plus d'odeur. Des chiffres sur le papier, pour ses études de médecine.

La ronde des sexes et des billets qui changent de main s'étire. Deux ans et demie, trois ans. Jusqu'à la nausée. Jusqu'à la raclée qu'il a reçue un soir de décembre dans une ruelle. Trois garçons contre lui. Des gifles, des coups de poing, une lame de couteau. «Sacre ton camp d'icitte. On veut pus te vouèr. Compris. Sans ça, m'a assez t'la maganner ta belle p'tit gueule, pus parsonne va voulouèr de toé.»

La police, la mère affolée, l'explication à fournir. La peur, la nausée.

«... plaisir de bavarder avec vous. Je dois vous quitter maintenant mais je reviendrai.»

Thomas a écouté sans dire un mot. C'est tout ce que dossier 12944 demande. Pas comme les autres qui cherchent le pourquoi et le comment dans ses yeux ou

pensent se débarrasser de leur détresse comme on chasse une mouche collante.

Oui Thomas adolescent pensait sauver le monde en soignant les corps. Ensuite il s'est vu prêtre. Prendre sur lui tous les péchés entendus en confession. Les passions, les misères, les vices pires que les siens. Les vœux de chasteté et de pauvreté pour racheter sa vie passée. Mais dire la messe, baptiser, marier, sermonner, lui semblaient au-dessus de ses forces. Seul le confessionnal le fascinait. Alors pourquoi pas psychiatre?

Un an de pratique dans cet institut, les beaux rêves de rédemption envolés avec l'adolescence. Thomas sait que la course est finie pour lui maintenant.

«Alors, Thomas, vous avez encore eu la visite du Président de la République» lui dit la secrétaire, comme il sort de son bureau. Thomas s'efforce de sourire à cette vieille plaisanterie rance au sujet du Dossier no 12944. Jouer devient de plus en plus difficile. Et inutile. Depuis longtemps, depuis sa thérapie, entreprise pour se faire bien voir des professeurs, et aussi pour connaître et démonter les mécanismes de l'analyse, il s'est inventé une enfance, une famille, des problèmes, des amours. Une histoire qu'il écrit à mesure pour ne pas confondre les faits, ne pas oublier les détails. Tout son entourage le croit, même le thérapeute s'y est laissé prendre. De mensonges en fables, il a gommé le vrai Thomas.

La semaine de travail est terminée. Il rejoint sa voiture. En passant le portillon, il se rappelle que ce soir, il dîne avec Eliane. Ce pourrait être Marie ou Juliette. Alibis. En arrivant chez elle, il posera ses lèvres quelque part entre le cou et l'oreille, longuement, en appuyant là où ça sent si bon. Il cuisinera pour elle, la fera rire, et écouterà le récit de ses amours malheureuses. A mots couverts, par petites touches suggestives, il lui rapportera quelque nouvel épisode de sa liaison avec une femme mystérieuse, mariée donc invisible. Eliane, ou Marie, ou Juliette, croit vivre une grande amitié, l'amitié avec un homme qui n'existe pas.

En sortant de chez Eliane, il étouffera, il aura besoin de mouvement. Le non-dit s'accumule dans son corps en boules dures et douloureuses qu'il crève à

coups d'exploits sportifs. Ou qu'il ramollit à coup de bain sauna. Oui, il ira au sauna en sortant de chez Eliane. La magie des saunas pour hommes. Il entre, il loue une chambre, il prend une douche. Puis, il va dans la cage en bois. Il aime la chaleur humide, l'odeur des corps. Il raffole de sa propre sueur qui dégouline sur sa peau. Les yeux des garçons posés sur lui, leur désir. Nu, il est comme masqué puisque personne ne regarde son visage. Il se pavane, il exhibe sa poitrine lisse doucement bombée près des mamelons, ses reins cambrés, ses fesses rondes, ses jambes musclées. Sous le regards concupiscent, son sexe s'érige, provocant. Il oublie pendant quelques heures qu'il déteste son corps et sa soumission.

Il s'étend sur le dos, dans la chambre louée, laissant la porte entrouverte. Un homme l'a suivi. Il passe la tête dans l'entrebâillement et regarde Thomas qui feint le sommeil. L'homme entre, sans un mot pose ses mains sur la poitrine de Thomas et descend le long de son ventre. Thomas se retourne, offrant son dos et ses fesses, la tête enfouie dans l'oreiller, fuyant les baisers. L'homme le pénètre, son sexe fouille profondément le ventre de Thomas qui halète, pousse des gémissements, *simule la jouissance*. *Peur et envie d'être défoncé, peur et envie que l'autre en lui ne ressorte jamais. Mourir ainsi du sexe de l'autre.*

La scène se répète trois ou quatre fois par nuit. Un homme différent chaque fois. Un contact qui n'en est pas un. Sentir ainsi son corps vibrer par le désir de l'autre. *Exister du désir de l'autre. Thomas prend une dernière douche, retourne à la chambre, ferme la porte et dort quelques heures.*

Il sort du sauna au petit matin, humilié et repu. Rituel de purification.

Thomas sait que ce simulacre ne suffit plus à donner forme à son existence de mort-vivant. Non plus que la comédie jouée à ces naufragés qu'il écoute à longueur de journée, sachant qu'il ne peut rien pour eux. Seule la mort.

Lundi.

Arrêté au feu rouge, il récapitule: ce soir Eliane, ensuite le sauna et lundi... Machinalement, il regarde les piétons traverser la rue. Un garçon, treize ou quatorze ans, danse, vole jusqu'à l'autre trottoir. Depuis

quelque temps, Thomas se surprend à s'émouvoir devant une joue imberbe, une démarche gracieuse. Non, pas lui. Jamais il ne deviendra suppliant et bavotant devant une bouche ravissante.

Lundi. Lundi il convoquera Bernard sous un motif fallacieux. Il le fera parler, il écouterà ses mots de mort. Il provoquera son désir de meurtre. Il lui annoncera son désir de meurtre. Il lui annoncera qu'il a dénoncé aux autorités ses agissements coupables avec l'infirmier, qu'il sera puni, enfermé dans une cellule seul pendant des mois. Le projet de mort de Thomas passe par les mains de Bernard, par le châtimement de Bernard.

Le géant blond, trompé dans sa confiance, entrera dans une colère rouge. Il voudra sauter sur Thomas et l'étrangler sur-le-champ. Et si, figé dans sa peur, il hésite une seconde, Thomas, si gentil, si compréhensif d'habitude, s'avancera vers lui, menaçant, et portera, sacrilège, la main à sa braguette. Thomas l'encouragera en silence. «Viens, mon gros ours blond, viens mettre tes grosses pattes autour de mon cou. Serre, mon démon lumineux, serre fort.» Thomas attend ce moment depuis vingt-cinq ans. Il sait que ses mains grifferont, que ses jambes rueront. C'est la sacrée carcasse, sa belle carcasse soignée, qui se rebiffe et s'accroche à la vie. Bernard, sous les coups de Thomas, crispiera les mains de plus en plus solidement, jusqu'à ce qu'il cesse de se défendre.

Pour Thomas, c'est la première étreinte face à face avec un homme. La dernière, la seule.

L'image de Bernard devant son cadavre. Enfin, Thomas est entré dans la réalité. Corps sans vie, il réintègre le vide. Dehors, au loin, les cheminées des raffineries continuent de cracher le feu.